

Michel La Veaux

« ... j'ai vu cet endroit comme une sorte d'îlot de résistance... »

Élie Castiel

Number 301, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2016). Michel La Veaux : « ... j'ai vu cet endroit comme une sorte d'îlot de résistance... ». *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 48–51.

Michel La Veaux

« ... j'ai vu cet endroit comme
une sorte d'îlot de résistance... »

*Nous avons été séduits, émus, transportés par toute l'humanité qui baigne dans le premier long métrage documentaire de Michel La Veaux, perspicace directeur photo de plus d'une quarantaine de films, dont **Le vendeur** et **Le démantèlement**, tous deux de Sébastien Pilote, demeurent des exemples édifiants. Nous l'avons rencontré pour qu'il nous raconte sa propre odyssee à l'intérieur d'un endroit parisien mythique, hors du temps, préservé comme par miracle. Rencontre.*

PROPOS RECUEILLIS ET TRANSCRITS PAR ÉLIE CASTIEL

*« Je n'ai jamais désiré autre chose que d'être moi...
Je peux marcher dans les rues, les mains dans les
poches, et je me sens un prince... » – Albert Cossery*





« Certains cherchent leur jeunesse et d'autres cherchent la mienne; les jeunes viennent vers moi et me demandent: "c'était comment?" C'était comment... C'était magnifique! Ça s'appelait La Liberté! » – Juliette Gréco

L'hôtel en question ressemble à un îlot à l'abri de toute intrusion. L'idée de tourner en ce lieu était sans doute liée à votre première impression.

Absolument. En fait, j'ai vu cet endroit comme une sorte d'îlot de *résistance* lorsque j'ai rencontré les premiers intervenants du film parce qu'effectivement, ce lieu de passage se trouve dans un quartier, le nouveau Saint-Germain-des-Prés, aujourd'hui très cher pour les petites bourses; et pourtant l'hôtel préserve son côté archaïque, son attribut 2 étoiles, et il résiste donc au temps et à tout ce qui est autour. Il continue de fonctionner à la manière de l'après-guerre. En fait, ce lieu de repos ressemble à un navire, à un bateau ivre qui avance dans le temps, contre vents et marées, ne cédant pas à toutes les nouvelles tendances des dernières décennies. Et c'est ce rapport privilégié avec la notion abstraite de la durée qui m'a le plus intéressé et captivé. À l'intérieur même de l'établissement, sa minuscule réception, ses chambres monacales, ses couloirs étroits mais accueillants, il y a effectivement un abri contre les intempéries sociales, politiques et économiques de l'extérieur. La Louisiane ressemble

à un revenant du passé laissé là, par hasard, mais dont personne n'ose se défaire. Mais en même temps, c'est le lieu où je me sens appartenir au monde. C'est cela qui est incroyable; et bizarrement, je suis arrivé là par erreur, après un tournage à La Scala de Milan. J'ai voulu m'arrêter quelques jours à Paris. Les hôtels étaient pleins, et on m'a gentiment conseillé un endroit plus intime, moins cher, mais à seulement 2 étoiles. En y arrivant, j'ai été totalement conquis par cet espace humain, sensuel, charnel, au diapason de sa propre époque, c'est-à-dire d'un autre temps. Ce dialogue avec l'Histoire m'a séduit. J'ai donc décidé d'y rester.

Avec le temps, je me suis demandé quelle clientèle avait fréquenté ce lieu et quels sont les nouveaux qui en ont fait leur endroit privilégié. C'est à partir de cette réflexion qu'est née l'idée du film. Ce jour-là, lors de ma première visite, il y a eu Monica qui m'a accueilli à la réception. Une dame que je ne connaissais pas. Simplement, le rapport chaleureux immédiat m'a conquis. Le climat d'affection vous pousse à y rester, comme si on visitait un parent quelque part à la campagne, loin des foules. Et pourtant,



« Il y a quelque chose de serein dans l'hôtel, sans parler de toutes les présences dont on sait qu'elles ont vécu là... Il y a quelque chose de protecteur... C'est comme une bulle dans Paris... » – Aurélien Pelloux

à l'extérieur, tout grouille : les passants sont pressés, Paris circule et vibre. Et c'est ce lien à la fois affectueux et organique entre la réalité et la quiétude qui m'a bouleversé.

Le premier plan du film vous montre debout devant la fenêtre ouverte, de dos aux spectateurs, comme si vous possédiez l'endroit ou, au contraire, comme si l'endroit vous possédait. Une sorte de déclaration d'amour envers le film, sans doute.

Effectivement. Il s'agit d'un seul plan. Et dans le reste du film, je ne suis présent qu'avec ma voix. Cette déclaration d'amour dont vous parlez, c'est celle adressée à un endroit mythique, un lieu que certains quittent dès leur première visite, mais que d'autres ont adopté parce que ce lieu inspire la quiétude nécessaire pour créer. Dans une petite chambre avec une fenêtre, mais sans télé ni gadgets technologiques, un lit et un bureau, cela est suffisant pour inventer le monde et se laisser guider par la réflexion. J'ai fréquenté l'endroit à plusieurs reprises. Et puis, à ma huitième, à mon retour de la Grèce, je me sentais un peu mal dans ma peau. À l'accueil, Monica, toujours aussi charmante, me réserve la chambre 10. Immédiatement, je suis tombé sous le charme de cette pièce si simple. En demandant à Monica la raison de son

choix, elle m'a simplement répondu que c'était sans doute parce que, parmi ceux qui y ont vécu, il y avait des noms comme celui de Jean-Paul Sartre, Juliette Gréco, Miles Davis et Robert Lepage. Même, dans le temps, Picasso.

Si vous aviez tourné le film après les événements de novembre 2015, le résultat serait-il différent ?

Sans doute, j'aurais ajouté des séquences de l'événement tout en conservant l'idée de départ qui est une sorte de lettre d'amour à Paris.

Il y a, dans le film, plusieurs plans de couloirs; chacun avec sa propre personnalité, d'un étage à l'autre. Est-ce là un arrêt sur image, une sorte de leitmotiv sur le temps ?

Oui, en effet, mais ces plans servent aussi comme des points esthétiques, car l'endroit vous pousse à aller plus loin que la simple captation.

Si, d'une part, le documentaire essaie d'enregistrer la réalité, celui-ci possède quelque chose de différent, une charpente audacieuse.



« Ici, c'est le lieu de tout le monde et le lieu de personne. Ça nous rappelle que notre vie est un bref théâtre... » – Olivier Py

Comme un vrai travail de création, j'ai essayé de transcender le genre. Je suis avant tout un homme de cinéma et, sur ce plan, je préfère ne pas trop cataloguer. Lorsque j'ai réalisé que des grands de la scène culturelle ont traversé les murs de cet endroit, j'ai tout de suite pensé qu'il s'agissait d'un espace de résistance et que, par conséquent, il fallait apporter une touche différente.

Est-ce que le choix des participants a été facile à réaliser ?

Avec Juliette Gréco, une légende vivante, il y a eu de nombreuses tractations. Elle a finalement voulu m'accorder une heure. Lorsqu'elle est arrivée à l'hôtel, le bruit s'est arrêté, car c'est un mythe français qui venait de gravir les lieux. Cette grande dame représente aussi un Paris inoubliable, celui de l'insouciance, de la création, de la littérature et de la bohème, et aussi du Saint-Germain-des-Prés, d'une autre façon de vivre. Lorsque, par exemple, je lui ai posé la question à savoir si elle aimait encore Miles Davis, son visage s'est transformé et elle m'a simplement répondu que, dans son esprit, il était encore là et qu'il l'aimait

depuis toujours. D'ailleurs, je me suis demandé, depuis, pourquoi elle m'avait répondu avec tant de franchise.

Sans doute parce que vos paroles étaient sincères et avant tout candides et loin d'être intruses.

Effectivement. Mes rapports amicaux avec elle ont commencé ainsi. Notre niveau de langage, nos choix de paroles, parler d'amour, de liberté, de sa carrière : l'heure s'est transformée en trois heures. Avant de partir, elle m'a simplement dit : « vous devez être contenté ». Mon sourire muet indiquait que le charme avait opéré.

En fait, les intervenants jouent à être eux-mêmes. Et la notion d'amour revient souvent. L'exemple d'Albert Cossery est édifiant parce qu'il renferme ce que la dignité a de plus beau, et que l'amour constitue aussi un acte digne.

Sans doute, s'agit-il d'une forme inconsciente d'affection humaniste qui a à voir avec l'émotion.

En effet, et sans doute parce que l'endroit où habitent ces passeurs évoque l'idée d'une chambre monacale, d'un endroit spirituel. Déclaration intellectuelle selon laquelle la création se réalise mieux dans des endroits placides et apaisés.

Effectivement.

Et du dehors, certains plans présentent l'hôtel comme un navire qui vogue vers l'avant.

Et sans aucune attention de la part des passants, car il fait partie du décor quotidien. En quelque sorte, un navire qui avance sans bouger. Paradoxe de la temporalité, mais aussi du parcours initiatique de la vie.

Quelque chose qui ressemble à la nostalgie.

Oui, par la présence d'une certaine forme de poésie de l'image.

Et d'un rapport à plusieurs époques, l'hier et l'aujourd'hui.

Oui, rapport au Paris diurne, mais aussi au Paris, la nuit : le monde de tous les possibles.

Et Albert Cossery avec Juliette Gréco, les âmes du film, il y a là des personnages de fiction qui parlent le langage de l'amour et de la résistance au temps, et qui sont filmés comme s'il s'agissait de capter leur état d'âme.

Oui, car ils représentent la dignité humaine et la pérennité.

Et envers les autres, vous adoptez un respect aussi affectueux qu'émouvant.

En effet, il fallait que mon premier vrai film pour le cinéma s'organise autour d'une éthique du plan en harmonie avec les sujets et les lieux filmés.

Et pourquoi, thème oblige, faire un premier long métrage particulièrement en France ?

Une idée de départ à partir d'une sensation, d'une volonté de saisir le moment, d'aller par instinct et surtout par conviction. ☺